

L'ORACLE À L'ÉGLISE DE PERGAME

(AP 2.12-17)

La cité de Pergame se situait à 90 km au nord de Smyrne, et à 25 km de la mer. Elle était bâtie sur une grande colline rocheuse qui dominait une large plaine et elle avait une allure imposante et majestueuse.

Jusqu'en 282 avant notre ère, Pergame, avait été soumise au roi grec Lysimaque. Mais en 282, le gouverneur de la ville s'est révolté contre Lysimaque et a fondé un puissant royaume indépendant, avec Pergame pour capitale. Au II^e siècle av. J.-C., elle s'est trouvée en rivalité avec la dynastie grecque des Séleucides, qui régnait sur une partie de l'ancien empire d'Alexandre le Grand, à l'est de l'Asie mineure, à partir de la Syrie. Les Séleucides ont réduit l'étendue du royaume de Pergame. Mais en 190 av. J.-C., Pergame a réussi, avec l'aide des Romains, à se débarrasser des Séleucides et à agrandir son royaume comme jamais.

Puis, en 133 avant notre ère, le roi de Pergame a légué son royaume aux Romains, et ceux-ci ont alors constitué la province romaine d'Asie en faisant de Pergame la capitale officielle de cette province. Par la suite, la ville a dû céder ce rôle de capitale à Éphèse, mais les spécialistes sont en désaccord sur la date à laquelle cela s'est produit. À l'époque où Jean écrit, je ne sais pas si Pergame est encore la capitale officielle de la province romaine d'Asie, ou si c'est Éphèse, mais Éphèse est déjà la ville la plus importante.

À Pergame s'est érigé le premier temple voué au culte de l'empereur dans la province, en 29 av. J.-C. Ce temple a été érigé en l'honneur d'Auguste et de Rome pour l'ensemble de la province. Plus tard, un autre temple voué au culte impérial y a été bâti en l'honneur de Trajan (qui a régné de 98 à 117 ap. J.-C.), puis un troisième en l'honneur de Sévère (193-211). Une inscription ancienne atteste que Pergame était le centre du culte de l'empereur pour toute la province.

La cité comptait de nombreux autres temples. On y adorait principalement quatre divinités. Athèna, qui avait son temple au sommet de la colline. Zeus Soter (Zeus Sauveur), dont le temple, juste en-dessous de celui d'Athèna, était visible du fond de la vallée et était considéré comme l'une de sept merveilles du monde. À l'intérieur de ce temple trônait un autel impressionnant de 12 m de haut [taillé dans le roc de la colline]. Les deux autres divinités principales étaient Dyonisos et Asclépios, le dieu de la médecine dont l'emblème était le serpent. Pergame était le centre du culte d'Asclépios et les gens venaient se faire guérir là, à tel point que bien des auteurs modernes l'appellent la Lourdes de l'antiquité.

Les villes d'Éphèse, de Smyrne et de Pergame rivalisaient entre elles pour le prestige et Pergame était jalouse de son rôle de centre du culte impérial pour la province romaine d'Asie. Pergame devait certainement faire preuve de zèle pour afficher sa loyauté envers l'empereur en célébrant le culte de l'empereur. Les autorités de la ville ne devaient pas tolérer que certains de ses citoyens refusent de participer au culte de l'empereur. Un tel refus allait à l'encontre des intérêts de la cité. Est-ce le refus de participer à ce culte qui a valu à Antipas d'être mis à mort ? C'est fort possible, mais le texte ne le précise pas.

À Smyrne, la persécution était le fait des citoyens de la ville, en particulier des Juifs. Ici, c'est le pouvoir politique qui en est directement l'auteur.

2.12. Le Seigneur se présente ici comme celui *qui a l'épée à deux tranchants*. L'épée était le symbole de la plus haute autorité officielle dont un proconsul, c'est-à-dire un gouverneur de province, pouvait être investi, et qui lui octroyait le droit de vie et de mort sur ses administrés. Mais tous les proconsuls ne détenaient pas cette autorité. À Pergame, le pouvoir politique met à mort ceux qui refusent de rendre un culte à l'empereur, mais Christ est le détenteur d'un pouvoir de vie et de mort bien plus redoutable. Le pouvoir de Christ est ici mis en opposition à celui de l'autorité romaine. De cette manière, les lecteurs sont invités à faire un choix entre deux autorités concurrentes : leur allégeance première va-t-elle aux autorités romaines ou à Christ ? De façon générale, le chrétien est appelé à se soumettre aux autorités politiques, mais il arrive que l'autorité politique s'oppose à celle de Christ. La fidélité à Christ devient alors coûteuse.

Les chrétiens de Pergame savaient qu'ils pouvaient se trouver à leur tour, comme Antipas, devant un choix coûteux. Christ leur rappelle qu'il a un pouvoir de vie et de mort bien plus redoutable que celui du proconsul romain. C'est une raison d'opter pour la fidélité à Christ.

De plus, le Seigneur affirme : *Je sais où tu habites*. Le Seigneur n'est pas sans ignorer les circonstances difficiles que les chrétiens traversent ou peuvent traverser. On se demande parfois pourquoi il n'intervient pas en faveur des siens. Ce n'est pas par ignorance, ou par indifférence. Il sait. Et il en tient compte.

Là est le trône de Satan : la ville de Pergame est de manière particulière un lieu où le diable exerce son autorité et son pouvoir. Non seulement il y est présent, mais il y *habite* et il y règne. Qu'est-ce qui est visé par cette désignation *trône de Satan* ? Le fait que Pergame était le centre du culte d'Asclépios ? Ce dieu avait pour symbole le serpent, tout comme le diable, « le serpent ancien » (12.9). Certains commentateurs identifient le trône de Satan à l'imposant autel de Zeus, mais ce dieu était adoré en d'autres lieux que Pergame ; ce n'est donc pas une raison suffisante pour nommer cette ville plus qu'une autre le trône de Satan. D'autres considèrent que le trône est la colline sur laquelle de nombreux temples avaient été érigés. Mais là encore, Pergame n'était pas la seule cité à posséder des temples.

Le problème le plus grave auquel les chrétiens de Pergame devaient faire face était l'obligation de manifester périodiquement leur loyauté envers Rome en rendant un culte à l'empereur. Comme nous l'avons signalé, Pergame était le centre du culte impérial pour la province, et c'est sans doute à ce titre qu'elle est considérée comme la cité où Satan a son trône. On exigeait des gens qu'ils jettent quelques grains d'encens sur l'autel, devant le buste de l'empereur, en prêtant serment par le génie de l'empereur et en déclarant : « César est Seigneur ».

Notez qu'il n'est même pas précisé qu'Antipas était un membre de l'Église de Pergame. C'était peut-être le cas, mais le texte dit simplement : *qui a été mis à mort chez vous*. Pergame étant la capitale officielle de la province d'Asie, Antipas pouvait avoir appartenu à une autre cité, avoir été arrêté dans sa ville et avoir été emmené à Pergame pour y être jugé et exécuté. Que Antipas ait été de Pergame, ou membre d'une autre Église de la province romaine d'Asie, cette exécution avait dû fortement impressionner les chrétiens de Pergame qui devaient craindre pour leur propre vie. Pourtant, même dans les heures les plus noires, au moment du martyre d'Antipas, les chrétiens de Pergame ont tenu bon pour Jésus-Christ, ils sont *restés fermement attachés* à leur Seigneur, sans renier leur foi.

La foi chrétienne affirme que Jésus-Christ seul est Seigneur et Dieu. Rendre un culte à l'empereur revenait à renier la foi en Jésus-Christ seul Seigneur, à accepter l'idée qu'il puisse y avoir d'autres divinités que Jésus-Christ. La vérité chrétienne était en jeu, un

point central de la foi chrétienne. Rendre un culte à l'empereur, c'était anéantir le témoignage que les chrétiens ont à rendre devant le monde, le témoignage à Jésus-Christ, seul Dieu et sauveur. C'est pour rendre témoignage à cette vérité concernant son Seigneur qu'Antipas est allé jusqu'à la mort et c'est pourquoi il mérite le titre de *témoin fidèle*. Ce titre a déjà été attribué à Jésus lui-même (Ap 1.5 ; cf. 3.14). Jésus-Christ est en premier lieu le fidèle témoin de la vérité de Dieu. En acceptant de mourir plutôt que de renier sa foi, Antipas a suivi les traces de son Seigneur ; il est appelé *fidèle témoin*, tout comme son Seigneur. Antipas a été un fidèle témoin de la vérité de Dieu.

Cet oracle contient pour nous un message important : il est crucial pour le chrétien de savoir ce qu'il croit, de s'attacher aux vérités fondamentales de la foi chrétienne et de discerner quelles sont les implications pratiques de ce qu'il croit, de manière à ne pas agir en contradiction avec sa foi. Une vérité fondamentale était en cause ici : Jésus-Christ seul est Dieu, Jésus-Christ seul est Seigneur au-dessus de toute autre autorité. À Pergame, il s'agissait pour les chrétiens de ne pas contredire cette vérité par leurs actes et ils ont été fidèles en cela : v. 13.

Le Seigneur n'a pas que des félicitations à adresser à l'Église de Pergame. À côté des chrétiens fidèles et attachés à la vérité chrétienne, il y a, au sein de cette Église, des gens qui professent des doctrines déviantes, qui ont une manière de penser qui s'écarte de la vérité chrétienne. Nous avons vu qu'à Éphèse, de faux apôtres enseignaient des fausses doctrines. Ici, il n'est pas question d'enseignants, mais de personnes qui ont adhéré à une doctrine déviante, qui ont adopté une pensée erronée, avec des conséquences pratiques. Car c'est dans le domaine de l'éthique chrétienne qu'ils ont adopté une manière de penser fautive, c'est concernant la conduite à tenir dans certains domaines qu'ils professent des idées déviantes.

Cette doctrine erronée, fautive, déviante est désignée comme la doctrine des Nicolaïtes. Il a déjà été question de ces Nicolaïtes dans l'oracle adressé à l'Église d'Éphèse (2.6). On en perçoit un peu plus ici quant à ce que ces gens pensaient. Je vous rassure tout de suite : les Nicolaïtes n'ont rien à voir avec ceux qui étudient le *Précis de doctrine* de JM Nicole. Autre mise au point : les Nicolaïtes n'ont rien à voir avec les partisans de Nicolas Sarkozy. Les Nicolaïtes étaient sans doute les adeptes d'un certain Nicolas dont on ignore tout.

Leur doctrine est encore appelée *doctrine de Balaam*. C'est là une manière de comparer leur manière de penser à celle de Balaam dont il est question dans l'AT. Au moment où les Israélites, après la sortie d'Égypte, à la fin des quarante ans au désert, se préparent à conquérir le pays de Canaan, le roi de Moab, Balaq, prend peur et cherche à se débarrasser des Israélites, ou tout du moins à contrecarrer leur projet. Il fait donc venir un devin, nommé Balaam, pour qu'il maudisse Israël, pour qu'il lui jette un sort. Il espère ainsi empêcher les Israélites de conquérir son pays. Dieu a averti Balaam de diverses manières de ne pas répondre à l'invitation du roi de Moab. Mais le roi de Moab avait promis de riches présents à Balaam et celui-ci n'avait pas envie de laisser passer une si belle aubaine. Balaam se rend donc auprès du roi de Moab pour maudire Israël. Mais alors qu'il entreprend de prononcer ses malédictions, Dieu contraint la bouche de l'enchanteur à prononcer des paroles de bénédiction.

Mais Balaam a plus d'un tour dans son sac. Il conseille au roi de Moab d'envoyer des filles de Moab auprès des Israélites pour les séduire, afin qu'ils se livrent avec elles à l'immoralité et qu'ils offrent des sacrifices aux dieux de Moab. Le devin voulait ainsi attirer la colère de Dieu et le jugement sur Israël. Ce plan a partiellement réussi : des

Israélites se sont effectivement laissés aller à la débauche et à l'idolâtrie (Nb 25.1-3 ; 31.16 ; et 2 Pi 2.15 ; Jd 11). C'est ce qui est rappelé ici aussi : v. 14.

À partir de là, nous pouvons déduire que les Nicolaïtes enseignaient que l'on pouvait, tout en étant chrétien, participer à des cultes païens et jouir d'une liberté sans limite dans le domaine de la sexualité.

La doctrine des Nicolaïtes était une doctrine de compromis. Ces gens cherchaient probablement à éviter les ennuis. Peut-être préconisaient-ils d'accepter de rendre un culte à l'empereur pour éviter de se faire mal voir, pour éviter la persécution. Peut-être disaient-ils : « Après tout, qu'est-ce que quelques grains d'encens sur un autel ? Nous ne contestons de toute façon pas l'autorité de l'empereur. Pourquoi donner l'impression que nous voulons nous rebeller contre lui ? Pourquoi contrecarrer la volonté de nos autorités qui recherchent les faveurs de l'empereur ? C'est pour le bien de notre cité. Montrons que les chrétiens sont de bons citoyens et cherchent le bien de leur cité. D'ailleurs, même les non chrétiens qui accomplissent ces gestes ne croient de toute façon pas sérieusement à la divinité de l'empereur. Par conséquent, cela ne nous engage pas à grand chose de faire comme eux. »

On pouvait aussi être tenté par l'idolâtrie pour d'autres raisons. Pour exercer leur métier, les artisans devaient généralement appartenir à des corporations placées chacune sous le patronage d'une divinité. La vie de la corporation était marquée par des temps cultuels où l'on offrait des sacrifices à cette divinité païenne. « Nous savons », pouvaient dire les Nicolaïtes, « que les idoles n'ont aucune existence. Par conséquent, en participant à ces cérémonies, on n'adore rien du tout, ces gestes n'ont aucune portée. Pourquoi donc se faire des scrupules et s'attirer des ennuis, pourquoi risquer la perte de son emploi en refusant de participer à ces cérémonies ? »

L'apôtre Paul avait traité de la question de la consommation des viandes sacrifiées aux idoles en 1 Corinthiens. Il avait, lui aussi, souligné qu'il y a un seul Dieu, que les idoles n'existent pas et donc que les viandes qui leur avaient été sacrifiées n'appartenaient pas à des idoles mais à Dieu, le Créateur de tout ce qui existe. Il en avait déduit que les chrétiens pouvaient sans problème consommer pour leurs besoins courants ces viandes qui avaient été offertes en sacrifices dans les temples païens et qui étaient vendues ensuite sur le marché (1 Co 8.1-6 ; 10.25-27) — à condition toutefois de ne pas constituer en cela une occasion de chute pour des frères en la foi par trop scrupuleux en la matière (1 Co 10.28-33). Cependant, Paul s'était opposé à toute participation à des cultes païens, et en particulier à la consommation de viandes sacrifiées aux idoles dans le cadre de la célébration de rites païens (1 Co 10.14-22). En cela, il rejoignait l'esprit de la décision prise à Jérusalem (Ac 15.28s). L'erreur des Nicolaïtes consistait précisément à ne pas faire cette distinction entre consommer de ces viandes chez soi, et les consommer dans le cadre de cérémonies cultuelles païennes.

Participer à ces cérémonies, c'était tout bonnement de l'idolâtrie, la faute la plus souvent condamnée par la Loi et les prophètes. Bien sûr, le chrétien ne croit pas aux idoles. Mais en participant à des cultes païens, il cautionne ce qui se fait. La participation à des rites païens revient à affirmer la validité de ces cultes et vaut une reconnaissance des dieux qui sont adorés de la sorte. Céder à ces pratiques, c'était rabaisser Christ au rang des autres dieux, comme s'il n'en était qu'un parmi d'autres. Comment aller dire aux gens que Christ est différent des idoles si on adore les idoles comme Christ ? Au I^{er} siècle de notre ère, le monde gréco-romain était syncrétiste, les gens rendaient un culte à des divinités très diverses, provenant d'horizons multiples. Dans ce contexte, la participation de chrétiens à des cultes païens revenait à approuver ce syncrétisme. Ces gestes païens constituaient donc la négation de la foi chrétienne et du message que les chrétiens sont chargés d'annoncer au

monde. C'était un contre-témoignage, car le témoignage chrétien vise à présenter Jésus-Christ comme seul Dieu, seul Sauveur et seul Seigneur. Voilà pourquoi le Seigneur juge ces gestes intolérables.

Nous vivons pareillement dans un monde syncrétiste, ou pluraliste. L'idée qu'il y aurait une vérité universelle, qui serait la même pour tout le monde est aujourd'hui rejetée dans notre culture. À chacun sa vérité, en fonction de ce qui lui convient, en matière de religion et de morale. Chaque culture a le droit d'avoir ses valeurs propres. Et certains qui se disent chrétiens n'hésitent pas à considérer que l'on peut servir Dieu par des religions très différentes du christianisme, que toutes les religions mènent finalement au même Dieu, ou au salut. Cela revient à nier que Jésus est *le* chemin, *la* vérité, le seul nom qui ait été donné sous le ciel par lequel nous pouvons être sauvés. Ou encore, certains prétendent que la forme de christianisme que l'on adopte n'a pas d'importance, pourvu qu'on soit sincère ; que chacun peut servir Jésus-Christ à sa façon.

Ou bien, on affirme qu'il faut vivre avec son temps. Se plier à un livre vieux de 2000 ans et plus paraît dépassé. Soyons chrétiens mais pas naïfs pour nous fier à un livre qui nous vient d'une époque bien lointaine et révolue, un livre rédigé dans une toute autre culture que la nôtre. Soyons chrétiens, mais sans être excessifs, sans être jusqu'au-boutistes dans notre attachement à la Bible. Il faut s'adapter aux modes de pensée et de vivre modernes. Et l'on justifie ainsi des manières de pensée et des comportements courants dans la société qui nous entoure, mais contraires à l'Écriture.

On peut s'étonner de ce que des gens se disant chrétiens comme les Nicolaïtes aient pu revendiquer la liberté de vivre dans la débauche et se laisser entraîner à des fautes aussi grossières. Mais l'histoire des deux premiers siècles de l'Église permet de comprendre ce qui pouvait se passer à Pergame lorsque Jean écrit. On sait qu'à Corinthe, déjà du temps de l'apôtre Paul, de mauvais enseignants affirmaient que le corps n'avait aucune valeur et en tiraient la conclusion que ce que l'on faisait de son corps importait peu, et donc qu'une sexualité débridée ne posait aucun problème (cf. 1 Co 6.12ss). De même au second siècle, des mouvements gnostiques tenaient le discours suivant : « Le corps n'est rien. Seul l'esprit compte. La chair n'affecte pas l'âme, elle ne souille pas l'esprit. Ce que nous faisons de notre corps n'a aucune importance ». On se fait ainsi une idée du genre de raisonnement que les Nicolaïtes pouvaient tenir. De surcroît la tentation de l'immoralité pouvait être renforcée par le fait que ces cérémonies qui ponctuaient la vie des corporations d'artisans dégénéraient souvent en orgies et en débauche.

De nos jours, on entend dire que le chrétien a droit comme tout le monde au bonheur, à l'épanouissement personnel pour justifier le divorce facile et des pratiques sexuelles que l'Écriture nomme péché. Et le mot « amour » est galvaudé pour servir d'alibi à de telles pratiques. Mais faire du bonheur et de l'épanouissement personnel le but de sa vie ou le déterminant principal de ses actes, c'est adopter les valeurs de ce monde. Comme l'a dit quelqu'un, le vrai bonheur n'est jamais un but, c'est une conséquence.

Le Seigneur a des mots très sévères pour ce genre de manière de penser (2.6). Et il reproche à l'Église de Pergame de tolérer en son sein des personnes qui ont adopté la manière de penser, la doctrine des Nicolaïtes. Globalement, l'Église de Pergame est fidèle. La plupart des membres de l'Église n'adhèrent pas à ce mauvais enseignement. La faute de l'Église réside dans le fait qu'elle admet en son sein des personnes qui ont une manière de penser contraire à la foi chrétienne sur des points importants. Ces points importants étaient le monothéisme, la divinité et la seigneurie de Christ ; d'autres concernaient l'éthique chrétienne. Autrement dit, le Seigneur reproche à cette Église sa mollesse dans la défense de la vérité, dans le maintien de la vérité en son sein.

Il y a de nos jours des gens, des chrétiens, qui disent : « Peu importe ce qu'on croit pourvu qu'on vive dans la bonté et l'amour ». Le message central de cet oracle, comme le souligne John Stott, c'est que ce que nous croyons, notre manière de penser revêt une grande importance aux yeux de notre Seigneur. Il attend de nous que nous soyons attachés à la vérité, que nous préservions le contenu de la foi chrétienne dans sa pureté. Jésus n'a-t-il pas déclaré : Jn 18.37 ; 8.31-32. L'apôtre Jean écrit quant à lui : 2 Jn 1.4 ; 3 Jn 1.3-4. L'apôtre Paul décrit ainsi l'Église : 1 Tm 3.15. La vérité, la rectitude de notre pensée, la justesse de ce que nous croyons doivent être une préoccupation essentielle de l'Église, parce que notre Seigneur est celui qui a déclaré : « Je suis la vérité », et parce que notre Seigneur désire profondément que nous soyons attachés à la vérité.

Le Seigneur a félicité l'Église d'Éphèse parce qu'elle a su déceler les mauvaises manières de penser des faux apôtres et qu'elle les a rejetées ; mais il lui a reproché son manque d'amour. Le Seigneur félicite maintenant l'Église de Pergame pour son attachement à sa personne, mais lui reproche son manque de vigilance et de courage dans la défense de la vérité en son sein.

Le souci de la vérité sans amour engendre la dureté. Mais l'amour ne doit pas servir de prétexte à la tolérance de formes de pensée qui s'écartent de la vérité biblique sur des points importants. Les bons sentiments ne suffisent pas. Le Seigneur attend de son Église à la fois l'amour et la vérité.

2.16. Il appelle donc l'Église de Pergame à se repentir de sa négligence dans le maintien de la vérité en son sein. Qu'implique la repentance dans ce domaine ? Cela passe d'abord par une affirmation claire et nette, par l'Église, par ses responsables, de l'enseignement apostolique et par la dénonciation de l'erreur. Il s'agit donc d'opposer la parole de Christ aux erreurs des Nicolaïtes. Ce n'est pas pour rien que le Seigneur s'est présenté comme tenant l'épée aiguisée à double tranchant. En 1.16, il avait été précisé que cette épée sortait de sa bouche. Il s'agit donc de sa parole. Notre arme contre l'erreur est la parole de Christ. C'est en proclamant la parole de Christ consignée dans l'Écriture que nous sommes appelés à combattre l'erreur. Le Seigneur a mentionné la présence de Satan à Pergame, sa domination sur les gens. Le combat contre l'erreur fait partie de notre combat contre le diable qui aveugle les gens et les maintient dans les ténèbres d'une pensée faussée. Paul lui-même le souligne, en indiquant que nos armes dans cette guerre sont entre autres, la vérité et la parole de Dieu (Ép 6.12-14a,17). Paul écrit encore : 2 Co 10.4-5. La proclamation de la parole de Dieu, telle est le combat auquel Christ appelle ici son Église.

Ensuite, je vois deux options possible. La première, c'est que les membres de l'Église qui avaient adhéré à l'enseignement des Nicolaïtes réfléchissent, qu'ils renoncent à leur manière de penser faussée, qu'ils corrigent le tir en soumettant leur pensée à l'enseignement apostolique. La deuxième option, c'est que ceux qui refusent d'aligner leur pensée sur la parole de Dieu quittent d'eux-mêmes l'Église, ou que l'Église exerce la discipline et se sépare d'eux.

Il ne s'agit pas d'exercer une telle discipline pour le moindre désaccord. Il y a des divergences d'opinion qui ne portent pas à conséquence grave et divers textes du NT invitent les chrétiens à vivre dans l'harmonie malgré des divergences d'opinion sur des points secondaires. Mais à Pergame, il y avait déviation par rapport à l'enseignement apostolique sur des points fondamentaux : étaient en cause le monothéisme, la divinité et la seigneurie de Christ, le cœur même de la foi chrétienne, et aussi l'éthique chrétienne. Accepter dans l'Église la présence de personnes attachées à la doctrine des Nicolaïtes signifiait que l'Église jugeait ce point de vue acceptable. C'était courir le risque que de nouvelles personnes adoptent cette doctrine. Et on l'a vu, ce point de vue avait des conséquences pratiques : il justifiait de graves péchés.

L'Église est donc invitée à débusquer l'erreur, à la dénoncer, à la rejeter, à ne pas la laisser se faire entendre en son sein. Cf. Romains 16.17-18. 1 Co 5.

Cet exemple de l'Église de Pergame nous montre aussi combien il est important pour une Église d'avoir une confession de foi qui exprime clairement les points essentiels de la doctrine et de l'éthique chrétiennes. Et avant de recevoir un nouveau membre en son sein, l'Église sera sage de s'assurer que cette personne souscrit personnellement à cette confession de foi.

Que se passe-t-il quand une Église néglige le combat pour la vérité et tolère de graves déviations doctrinales en son sein ? Qu'allait-il se passer si l'Église de Pergame ne se repentait pas ? *Sinon, je viendra à toi bientôt et je les combattrai...* Si l'Église n'exerce pas cette discipline, c'est le Seigneur qui exercera son jugement. *L'épée* sortant de *sa bouche* représente la Parole de vérité qui s'oppose aux fausses doctrines. Mais lorsque l'Église néglige de proclamer cette parole, lorsqu'elle néglige d'être un lieu où la vérité est fermement établie, alors l'épée devient instrument du jugement que le Seigneur exerce au sein même de l'Église. Le Seigneur est le témoin fidèle et véritable de la parole de Dieu et il ne laisse pas la vérité être foulée au pied dans son Église.

2.17. Au vainqueur, le Seigneur promet *de la manne cachée*. Il fait peut-être allusion ici à une tradition légendaire juive selon laquelle, au moment de la ruine de Jérusalem, le prophète Jérémie aurait caché le récipient contenant de la manne qui se trouvait dans le coffre de l'alliance (*2 Maccabées 2.4ss*). Selon une autre tradition répandue dans le judaïsme de l'époque, la manne est réservée au ciel pour les élus qui en recevront à manger lors de la venue du Messie. Or Jésus s'est présenté comme la manne véritable qui communique la vie (Jn 6). En outre, la *manne* s'oppose ici aux viandes sacrifiées aux idoles. Il faut donc choisir entre les viandes sacrifiées aux idoles et le don de la vie en Christ.

La manne cachée sera accompagnée pour le vainqueur d'un *caillou blanc*. La signification de cette image demeure mystérieuse. On a pensé pour l'éclairer à diverses coutumes. Un caillou blanc était parfois donné comme signe d'acquiescement à un prévenu dans les tribunaux, le caillou noir signifiant la condamnation. Le Seigneur vient de menacer de son jugement ceux qui adoptent une manière de penser contraire à sa parole. Par contraste, il promet l'acquiescement à ceux qui resteront attachés à sa parole. On donnait parfois un caillou en signe d'autorisation à participer à des jeux ou à d'autres festivités ; ceux qui détenaient ces cailloux devaient les présenter pour pouvoir être admis à ces manifestations. Selon ce dernier ordre d'idée, le caillou symboliserait l'admission au festin des noces de l'Agneau pour ceux qui s'abstiennent de participer aux banquets associés aux cultes idolâtres.

Sur le caillou blanc est gravé *un nom nouveau que personne ne connaît, sinon celui qui le reçoit*. Pour beaucoup, il s'agit du nom de Christ. Il est dit en effet plus loin que le nom nouveau du Seigneur sera gravé sur le vainqueur (3.12), et encore que Christ a un nom que personne ne connaît (19.12). Ce nom pourrait être « Parole de Dieu » (19.13), en opposition à l'hérésie nicolaïte. Mais contrairement au texte de 3.12, il n'est pas dit ici qu'il s'agit du nom de Christ. En fait, la promesse faite aux vainqueurs de Pergame rappelle des textes d'Ésaïe qui promettaient un nom nouveau à ceux qui servent Dieu (És 62.2 ; 65.15). Le changement de nom peut évoquer l'entrée dans une existence nouvelle. Ceux qui s'attachent au nom de Christ avec loyauté et refusent d'attribuer la divinité au nom de l'empereur romain recevront un nom nouveau. Ce nom n'est pas connu de ceux qui placent le nom de l'empereur sur le même plan que celui de Christ : ceux-ci n'entreront pas dans cette existence nouvelle réservée aux vainqueurs.

Alors, saurons-nous être une Église attachée à la vérité ?

Que celui qui a des oreilles...